

La chambre noire



COLLECTION GAMMA-RAPHO/PIERRE PÉAN/GETTY

Pourquoi, pendant quarante ans, le cliché compromettant qui aurait pu briser la carrière de François Mitterrand n'a-t-il jamais été utilisé par ses adversaires ? Un « miracle » qui aurait peine à se renouveler aujourd'hui.

Le 1^{er} septembre 1994, le livre du journaliste Pierre Péan, *Une jeunesse française*, apparaît en devanture des librairies. Stupéfaction : en couverture s'étale une photographie montrant le jeune François Mitterrand rencontrant le maréchal Pétain... à Vichy, le 15 octobre 1942. À gauche, c'est la consternation, voire un sentiment de trahison. À droite, une joie mauvaise, plus ou moins bien dissimulée. En ce crépuscule du deuxième septennat (1988-1995), marqué par les scandales et par la maladie

du Président, la parution du livre de Péan semble sonner le glas du mitterrandisme. Une question se pose désormais : comment une photographie aussi compromettante a-t-elle pu rester inconnue du public pendant quatre décennies ? Patrice Duhamel révèle qu'elle a failli « sortir » à plusieurs reprises : non seulement lors des élections présidentielles de 1965, de 1974 et de 1981, mais aussi avant les législatives de 1973, de 1978 et de 1986. Successivement, le général de Gaulle, Pompidou, Giscard et Chirac ont

refusé d'en faire usage. Les raisons du premier sont d'une grande noblesse : « Il ne faut pas porter atteinte à la fonction pour le cas où il [Mitterrand] viendrait à l'occuper. » Ses successeurs, eux-mêmes pourvus de « casseroles », ont eu, parfois, des motivations plus prosaïques pour ne pas faire la « politique des boules puantes ». Ils se posaient aussi des questions embarrassantes au-delà de la personne de Mitterrand : les Français avaient-ils vraiment rompu avec le maréchalisme ? Était-il

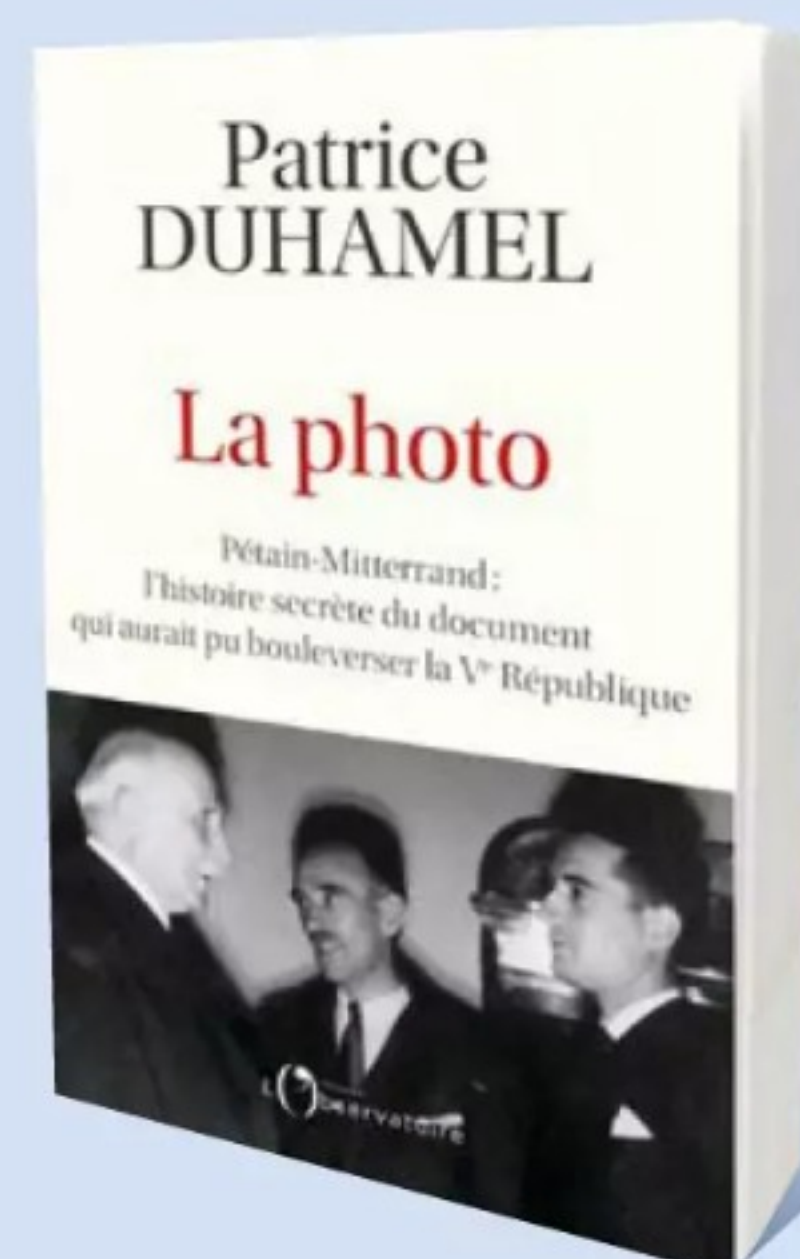
Épingle Sous les flashes, Pétain salue le futur président de la V^e République. Une photo ? Non ! De la dynamite !

prudent de les ramener au souvenir de cette période ? C'est ainsi que le secret de la photo prise le 15 octobre 1942 fut fidèlement gardé et que Mitterrand lui-même ignore toujours quelle arme ses adversaires politiques avaient eue entre les mains. L'auteur conclut en se demandant si, à l'heure du numérique, une pareille conspiration du silence serait encore possible. Tout laisse à penser que non, aussi bien pour des raisons techniques que du fait de l'affaiblissement, concernant les élites politiques, de ce qu'il est convenu d'appeler « sens de l'État ». ■

THIERRY SARMANT

La Photo. Pétain-Mitterrand : l'histoire secrète du document qui aurait pu bouleverser la V^e République,

de Patrice Duhamel
(L'Observatoire, 190 p. 21 €).





Louis Bonaparte, le roi rebelle

Frère cadet de Napoléon I^{er} – et souvent en conflit avec lui –, père de Napoléon III et éphémère roi de Hollande (1806-1810), Louis Bonaparte (1778-1846) reste le mal-aimé de la légende impériale. François de Coustin en trace ici un portrait subtil et attachant, nourri de documents inédits. Un portrait dont l'intérêt dépasse la seule histoire des Napoléonides, car Louis fut un prince lettré, dont les écrits offrent un aperçu révélateur de l'univers intellectuel des élites françaises, entre Lumières et romantisme. T. S. **Louis Bonaparte, roi rebelle et mélancolique**, de François de Coustin (Perrin, 624 p., 25 €).

Au veau, la politique reconnaissante...

La tête de veau n'attire plus le grand public, c'est avéré depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ce plat a déserté les tables familiales et les banquets. Et pourtant, ce mets, dès l'Antiquité, a été dégusté et mis à toutes les sauces, par les puissants, d'abord, puis par le peuple, qui, en la dégustant, s'en est pris souvent au trône et à l'autel. Pierre Michon, dans ce livre passionnant, nous en raconte l'histoire, recettes à l'appui, et multiplie les anecdotes savoureuses.

DENIS LEFEBVRE

Petite Histoire de la tête de veau. Quand la gastronomie fait de la politique,

de Pierre Michon
(Tallandier, 224 p., 19,90 €).



Tulipes et pavots d'Orient



La culture occidentale oppose volontiers le jardin à la française au jardin à l'anglaise. Mais l'art des jardins connaît bien d'autres modèles : dans le monde musulman, dont il est question ici, le jardin, nourri des traditions perses et gréco-romaines, est d'abord un espace clos de murs, séparé du monde extérieur. Organisé suivant

une trame géométrique, ordonné autour de canaux et de fontaines, planté de fleurs (roses chez les Persans, tulipes chez les Turcs, pavots chez les Moghols), mais aussi d'arbres fruitiers et d'herbes aromatiques, il offre l'image terrestre du paradis futur. Publié à l'occasion d'une exposition organisée par le Louvre et le département du Var au musée des Beaux-arts de Draguignan, l'ouvrage nous emmène de l'Espagne arabo-andalouse à l'Inde des Grands Moghols en passant par l'Istanbul ottomane et la Perse séfévide. L'occasion de découvrir un art des jardins qui fut aussi un art de vivre.

Un magnifique livre qui, de surcroît, nous invite à la rêverie. T. S. **Jardins et palais d'Orient**, sous la direction de Farhad Kazemi et Monique Buresi (Silvana Editoriale, 192 p., 25 €).

La femme, passé et avenir de l'homme



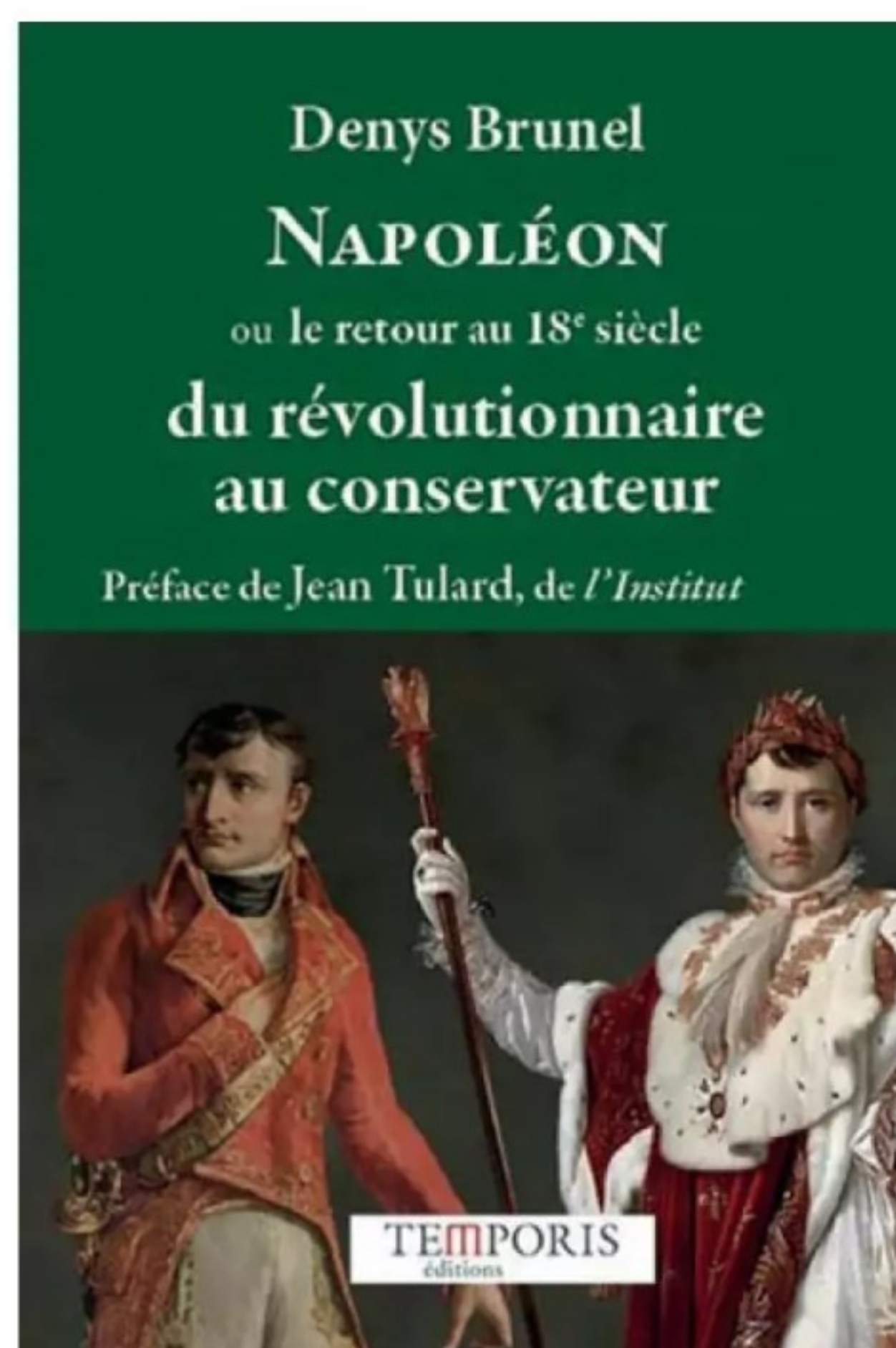
Spécialiste de l'évolution du langage et de la cognition, Cat Bohannon signe ici un premier ouvrage déjà traduit en plus de vingt langues. Son ambition ? Raconter 200 millions d'années d'évolution au féminin. Pari tenu, grâce à un talent certain pour la médiation scientifique.

En partant du constat que la biologie

évolutive a toujours eu pour moteur la seule observation des sujets mâles, elle propose l'approche non pas inverse, mais complémentaire. Ainsi, au fil de chapitres documentés et sans tabous, se tisse un récit captivant où se mêlent paléanthropologie, éthologie, génétique, neurosciences et biologie. Lait, cerveau, utérus, ménopause, amour... sont passés au scan et révèlent une autre aventure humaine. Celle qui manquait à notre histoire commune. VADIM BEHAR

Ève, de Cat Bohannon (Flammarion, 688 p., 25 €).

Napoléon : Une nouvelle vision !



La dernière année de la guerre

Le compte à rebours se déclenche au petit matin du 6 juin 1944, mais il faudra encore de longs mois de lutte et deux explosions atomiques pour mettre fin au conflit qui a changé le monde.

Les visiteurs qui arpentent les plages de Normandie et du Cotentin commémorent le débarquement du 6 juin 1944. Ils peuvent le faire avec un carnet de voyage du *Petit Futé* récemment publié. Les lieux sont mondialement connus, la quiétude y règne aujourd'hui, mais la mémoire est activée avec la visite de nombreux musées ici présentés, petits et grands, souvent dans un environnement grandiose, ainsi le musée du Débarquement-Utah Beach, à Sainte-Marie-du-Mont. D'autres lieux méritent aussi le déplacement comme, à Courseulles-sur-Mer, le Centre Juno Beach ouvert en 2003 en hommage aux soldats canadiens. On le sait, rien n'a été terminé après le 6 juin. Mais on oublie souvent que des zones de notre pays ont été libérées plus tardivement que d'autres, le long même de la façade atlantique. Des troupes allemandes se sont enfermées dans des poches fortifiées pour retarder l'avance des troupes alliées vers l'Allemagne. Ne présentant pas de menaces tangibles, elles ont été assiégées de longs mois, certaines ont été prises d'as-

saut, d'autres se sont rendues après la capitulation du Reich. Cette étonnante histoire est brossée par Stéphane Weiss, qui s'intéresse aussi au quotidien des 245 000 civils français pris au piège dans ces poches. Elles n'ont pas empêché la marche vers l'Allemagne, et les Alliés ont imaginé que la guerre en Europe serait terminée à Noël. Espoir déçu... 300 jours seront encore nécessaires. Éric Branca leur consacre une fresque qui laisse le lecteur sans souffle. L'ennemi se défend avec l'énergie du désespoir, reprend parfois l'initiative, mais ne peut rivaliser avec la machine de guerre américaine. L'auteur n'oublie pas une autre marche, cette fois d'est en ouest, menée par les Soviétiques. Certes, ils ont été aidés matériellement par les États-Unis : l'URSS a, par exemple, reçu 23 % de l'aide globale apportée

par Washington à ses alliés – ce qu'on oublie dans la Russie d'aujourd'hui –, mais c'est sur le front est que la machine de guerre allemande a été détruite. Branca pose la question : qui l'a emporté, aux yeux du plus grand nombre ? Les Américains bien sûr ! On le mesure avec les commémorations et à travers les résultats de sondages : la mémoire du 6 juin 1944 prédomine au détriment du reste. Ces pages méritent réflexion, au regard aussi de la situation actuelle...

Heure H à Hiroshima

Branca n'oublie pas non plus d'évoquer la question de la bombe atomique, avec les bombardements des 6 et 8 août 1945 et reproduit une phrase d'un responsable américain, peu après la capitulation allemande, en mai : « La bombe pourrait rendre la Russie plus gérable en Europe. » La volonté de montrer ses muscles aurait donc été au moins aussi forte que celle d'accélérer la fin du conflit. Vaste question, abordée elle aussi par deux journalistes américains dans leur livre

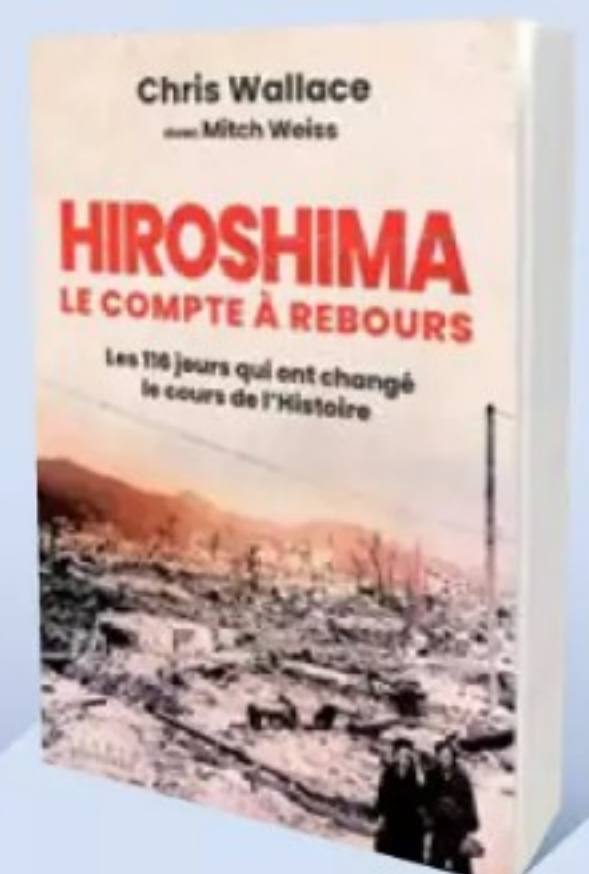
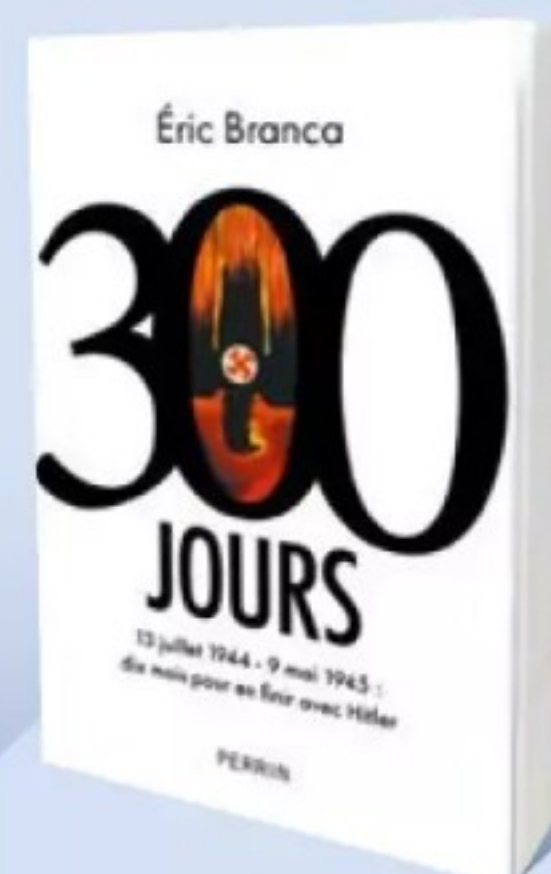
centré sur le bombardement d'Hiroshima, magistral par la quantité d'informations et par la forme retenue : une chronologie que le lecteur dévore. Elle commence le 12 avril, alors que Truman, fraîchement élu président, découvre le projet Manhattan. Nous accompagnons civils et militaires à Washington, Potsdam, Los Alamos et dans l'île de Tinian, nous partageons leurs certitudes mais aussi leurs doutes, leurs peurs. La capitulation du Japon le 2 septembre met officiellement un terme à la Seconde Guerre mondiale, mais un nouveau chapitre de l'histoire de l'humanité s'ouvre. **D. L.**

Plages du débarquement, Le Petit Futé (144 p., 6,95 €).

Les Poches de l'Atlantique et de Dunkerque, de Stéphane Weiss (Perrin, 432 p., 24 €).

300 jours. 13 juillet 1944 - 9 mai 1945 : dix mois pour en finir avec Hitler, d'Éric Branca (Perrin, 440 p., 24 €).

Hiroshima, le compte à rebours. Les 116 jours qui ont changé le cours de l'histoire, de Chris Wallace, avec Mitch Weiss (Alisio Histoire, 378 p., 23,90 €).



Souveraine, à la folie

Destin tragique que celui de Charlotte qui, après avoir perdu son mari et son trône, sombre plus d'un demi-siècle dans la démence.



L'histoire de Charlotte (1840-1927), l'unique fille de Léopold I^{er}, roi des Belges, est celle d'une longue tragédie : cette princesse, mariée à un Autrichien, Maximilien de Habsbourg – frère cadet de l'empereur d'Autriche –, se retrouve impératrice du Mexique avec la bénédiction de la France (1864). Le titre est beau mais, sur place, les réalités s'avèrent autrement éprouvantes : dans un pays ruiné par la guerre civile, les nouveaux venus n'ont aucun atout, aucun soutien. C'est à peine s'ils peuvent tenir la capitale grâce à l'appui des troupes françaises. La tâche aurait sans doute été insurmontable pour d'habiles politiques, mais

– circonstance aggravante –, Maximilien fait preuve d'une médiocrité insigne et son épouse (bien que mise en avant dans la BD) n'est guère plus brillante. Ils ne comprennent rien au Mexique ni aux Mexicains, dont ils ne partagent ni la langue ni la culture. Impuissants, ils voient ainsi leur monde s'effondrer sous leurs yeux. En 1866, dans un dernier sursaut, Charlotte quitte le pays pour demander à Napoléon III d'augmenter son aide militaire. Un voyage qui va la mener au bout de ses désillusions et jusqu'à la folie... Car, pour les Européens, l'empire du Mexique appartient déjà au passé et l'opinion publique française condamne cette aventure, jugée (à juste titre) chimérique et ruineuse. Ni Napoléon III ni le pape ne veulent la recevoir. Charlotte force toutes les portes, mais pour essuyer des refus, toujours plus humiliants. Et la santé mentale de l'impératrice, sans doute déjà fragile, s'effondre. Elle alterne les crises de paranoïa aiguë et des phases d'abattement complet. Déclarée folle par



un médecin aliéniste viennois (qui n'est pas Freud), elle va désormais être enfermée, d'abord par sa belle-famille autrichienne, puis par sa famille belge. Il s'agit de cages dorées, bien sûr, comme le château de Miramare sur le golfe de Trieste, et celui de Tervueren en Belgique. Après l'incendie de ce dernier (peut-être provoqué par l'impératrice elle-même), elle est reléguée au château de Bouchout, dans le Brabant (1879). Elle y sera désormais, et jusqu'à sa mort, en 1927, entièrement coupée du monde. Le scénariste ne manque pas de rappeler que, durant la Première Guerre mondiale, on hissa un drapeau autrichien sur le château pour

rappeler le statut particulier de la princesse ; et, de fait, les Allemands respectèrent les lieux. Charlotte est sans doute la seule Belge à avoir traversé la guerre de 1914-1918 presque sans la voir – ce qui n'est pas le moindre de ses exploits ! Avec *Soixante ans de solitude*, Fabien Nury et Matthieu Bonhomme achèvent une magistrale tétralogie, consacrée à une reine qui n'a pratiquement pas régné et qui du pouvoir n'a connu que l'angoisse, le désespoir et la folie. Une série vraiment originale !

LAURENT VISSIÈRE

Charlotte impératrice

(t. 4 : « Soixante ans

de solitude »), de Fabien Nury et Matthieu Bonhomme (Dargaud, 88 p., 20,50 €).

Tout feu, tout femme !

En 1901, Stella Franklin, fille de fermiers du bush australien, et âgée de 20 ans, fait une entrée fracassante sur la scène littéraire de son pays avec *Ma Brillante Carrière*, un premier roman au titre prophétique. Son patronyme masculin, Miles, choisi pour augmenter ses chances de publication, restera son nom de plume. Trente-cinq ans plus tard, c'est sous pseudonyme qu'elle remporte le prestigieux Prior Memorial Prize. Entre ces deux coups d'éclat, Stella a mené une vie de lutttes, mais surtout, de femme libre. Celle qui a toujours refusé le mariage a œuvré pour la cause féministe aux États-Unis, soigné des soldats pendant la Première Guerre mondiale et noirci sans succès des milliers de pages.



Alexandra Lapierre s'est plongée dans le fabuleux destin de cette ébouriffante femme de lettres, méconnue en Europe, et en livre une biographie romancée, tourbillonnante et ardente comme Miles Franklin. ISABELLE MITY

L'Ardente et très secrète Miles Franklin, d'Alexandra Lapierre (Flammarion, 530 p., 23 €).

L'amour en rose et noir



Il y a deux manières de raconter l'Histoire. L'une consiste à plonger dans le passé, l'autre à mettre les mains dans le cambouis du présent. Jérôme Leroy, auteur d'une œuvre conséquente, plus de soixante livres, romans, essais, nouvelles, recueils de poèmes, tous marqués par le néopolar, a choisi cette seconde voie. En totale cohérence avec la maison d'édition qui

accueille son roman « noir » et qui précise vouloir publier des livres « dont les histoires permettent de radiographier le monde d'aujourd'hui », Jérôme Leroy nous décrit, dans une écriture qui tient du scalpel, la rencontre entre Francesca, une jeune militante identitaire, et Bonneval, un député socialiste. Dans une France dont on dit qu'elle est aujourd'hui un des pays les plus violents d'Europe, Francesca et Bonneval vivent une étrange romance tandis que la démocratie glisse lentement vers sa fin. C'est précis, glaçant. Comme la phrase de Norman Mailer mise en exergue : « Qui aujourd'hui peut savoir où c'était ? Les menteurs contrôlaient les verrous. » GÉRARD DE CORTANZE

La Petite Fasciste, de Jérôme Leroy (La Manufacture, 192 p., 12,90 €).

LA COURONNE DE FRANCE

PLUS DE 500 ANS D'HISTOIRE DE LA ROYAUTÉ FRANÇAISE



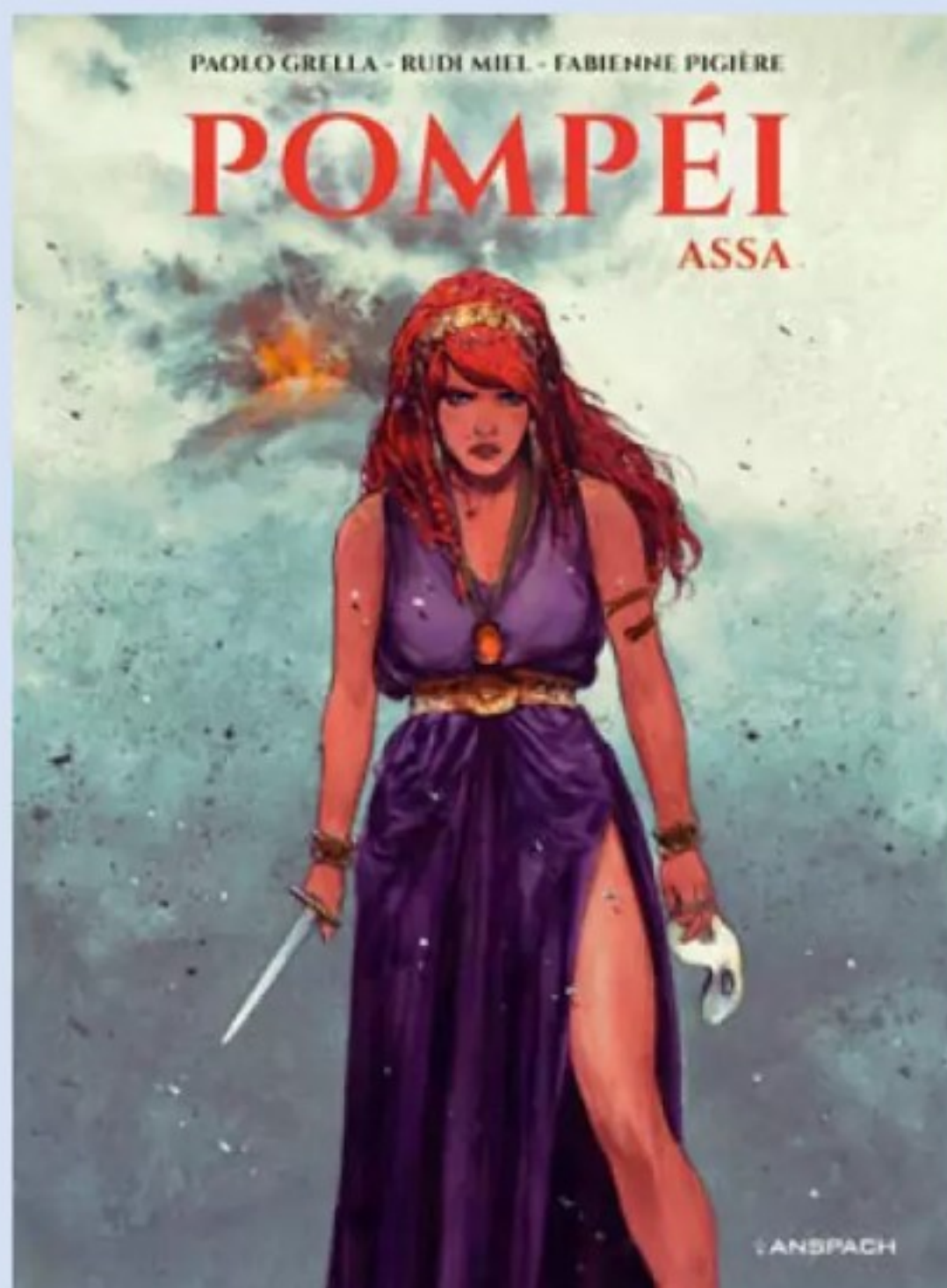
3 TOMES AU RAYON BD

DEL COURT

L'éruption de la violence

Esclave venue de Bretagne, Assa découvre les bas-fonds de Pompéi et c'est là qu'elle mûrit sa vengeance contre ses anciens maîtres. Sa colère gronde, mais le Vésuve aussi...

Le 24 octobre 79 de notre ère, la terrifiante éruption du Vésuve ensevelit sous les cendres et la lave les petites cités qui, comme Pompéi et Herculaneum, prospéraient à son pied..., et ce, pour le plus grand bonheur des archéologues. Près de mille huit cents ans plus tard, les fouilles modernes ont permis de redécouvrir peu à peu le décor quotidien du monde romain, dont on ne savait presque rien, et ce décor ne demande en fait qu'à revenir à la vie. De ce constat, Edward Bulwer-Lytton est parti pour écrire *Les Derniers Jours de Pompéi* (1834), et c'est son modèle que suivent les scénaristes Rudi Miel et Fabienne Pigière pour

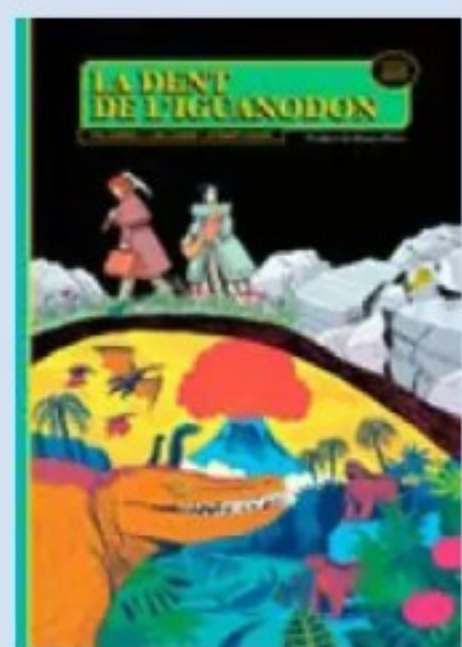


créer une nouvelle série dessinée, dont le premier tome vient de paraître. L'album relate les aventures d'Assa, une belle esclave venue de l'île de Bretagne, et qui se retrouve au service d'une grande famille de Pompéi. On entre ainsi dans la familiarité d'une de

ces somptueuses maisons enrichies de fresques et pleines d'esclaves (on estime parfois que la moitié de la population de Pompéi était de condition servile). Comme beaucoup d'esclaves, Assa possède un statut ambigu: confidente de sa maîtresse, elle n'en est pas moins une « chose » qui n'a aucun droit et que l'on peut vendre à tout moment. Assa, qui déplaît à son maître, se retrouve ainsi brutalement revendue à un des lupanars de la cité – ce qui permet de mettre en scène un bâtiment que tous les touristes de Pompéi ont visité. La malheureuse esclave poursuit donc une descente aux enfers qui va s'achever, comme on s'en doute, par l'éruption du Vésuve. Bien documenté, l'album offre une véritable tranche de vie pompéienne. Mais si l'on découvre tous les plaisirs plus ou moins raffinés qu'offre la cité – le théâtre, les thermes, les jardins, les bordels –, c'est toujours par les yeux d'une esclave qui, elle, n'en profite jamais. **L. V.**

Pompéi (t. 1 : « Assa »), de Rudi Miel, Fabienne Pigière et Paolo Grella (Anspach, 56 p., 16 €).

À la découverte des « lézards terribles »



Début du XIX^e siècle dans une carrière du comté de Sussex : les Mantell découvrent une dent géante appartenant à une espèce alors inconnue ; suivent des ossements tout aussi conséquents. De quoi s'agit-il ? Rien de moins qu'un dinosaure, qu'ils dénomment « iguanodon ». S'ouvre l'aventure d'une vie, qui s'inscrit dans les travaux des Cuvier et Buckland. Tous

jettent les bases d'une nouvelle science, la paléontologie, mais sont confrontés à leurs convictions et au dogmatisme de l'Église. Ce roman graphique, au dessin faussement naïf, nous fait vivre ces découvertes et leurs conséquences. Dans sa postface, le paléontologue Ronan Allain revient sur ces travaux, alors que se développent des idées antiévolutionnistes. Son propos est passionnant, comme ce roman graphique. **D. L.**
La Dent de l'iguanodon, de Pol Chéricti, Lisa Lugrin, Clément Xavier (FLBLB, 345 p., 23 €).

Jules, sa vie, son œuvre, ses rêves...

Tout commence par un dîner, le 14 mars 44 avant notre ère, qui réunit à Rome treize fidèles de César. Celui-ci revient sur sa vie, ses échecs, ses réussites, ses amours. Le lendemain, il est assassiné. Le lecteur est happé dès les premières pages par son épopée hors norme. Tout emporte ici, et l'ensemble est sublimé par le dessin, les couleurs, ces cases qui éclatent parfois, pour donner plus de relief à un événement, un personnage. L'auteur a interrogé les plus grands spécialistes de César, a tout lu. Bien sûr, les sources antiques se



contredisent parfois, il s'y engouffre et nous livre ses choix narratifs, ses interprétations qui mettent en avant l'homme derrière le mythe, sa cohérence interne, sa fragilité compensée par une détermination absolue, sa soif de vengeance sociale. Du grand art. **D. L.**
Moi, Jules César, de Montesquiou et Névil (Allary Éditions, 256 p., 28 €).